

La main qui voit

COMMENT LA FIGURE GRAPHIQUE VIENT-ELLE DANS L'UNIVERS DES TRACÉS ?
ET POUR LIBÉRER QUELLES IMAGES MENTALES ? OU COMMENT RENAUD EGO IMAGINE
LA NAISSANCE DE L'ART FIGURATIF.

Une fois passé l'éblouissement lié à la découverte des grottes ornées, les préhistoriens se sont interrogés sur les usages de leurs peintures en oubliant, ou en négligeant, ce qu'il y avait de stupéfiant dans ce geste si novateur consistant à « rendre visible le monde sous la forme de figures ». C'est à esquisser la genèse de ce qui a rendu possible l'émergence de cet art singulier de faire des images, que s'attache Renaud Ego dans *Le Geste du regard*.

Plutôt donc que de discuter des fonctions possibles de cet art, il inverse la perspective et s'intéresse au lent et patient processus qui aboutira à l'avènement du signe puis de la figure graphique. Il montre comment l'émergence des tracés a été précédée par plusieurs phénomènes à commencer par la reconnaissance de signaux.

Le monde, l'environnement émettent des signes que l'homme préhistorique a d'abord dû savoir lire avant d'envisager d'en produire d'artificiels. Ainsi est né le biface, ce silex taillé sur les deux faces, un outil où l'on voit apparaître, à côté du souci d'efficacité, la notion de symétrie. Ce travail de la taille témoigne d'une première étape où la ligne est recherchée en vertu de son efficacité propre. Mais passer des opérations de la taille au tracé graphique suppose la réalisation d'un « nouveau saut de pensée ». Car le tracé produit un espace et pas simplement une ligne. Si dans le biface le bord est la limite, dans le tracé graphique la forme est à l'intérieur du contenu. Autrement dit la figure opère dans le tracé, le passage de la limite au contour. Le trait porté par « l'œil de la main » prend le monde externe « au lasso de la ligne et le

rapporte ». Un trait qui, en gardant la trace de son geste, devient une image.

La figuration résulte de ce prodigieux « saut de pensée » qui a consisté à rapporter un être à son apparence puis à synthétiser sa substance dans une forme visuelle à l'aide de traits. Le « faire apparaître » que réalise la figure, célèbre les noces du monde tel qu'il paraît, et de l'esprit tel qu'il le reçoit, le détaille et le pense à l'aide de ses images mentales. C'est parce que la figure accomplit cette transformation fondamentale « de la substance en son apparence, puis de cette apparence en une forme à penser » qu'elle est un geste, « le geste du regard ».

Et s'il est un secret de la figure, il réside dans son pouvoir d'être une apparition qui ne se dissipe pas, mais accède au prestige de « dépasser le temps ». Et, plus généralement, en faisant « de ce qui fut ce qui demeure ou de ce qui est absent ce qui reste présent », la vocation des images est peut-être de « rendre visible la vie », celle que le monde tient caché au cœur des apparences qui le constituent.

C'est ce même secret qui innerve *Enfant-pluie*, le livre des frères Graciano. L'un, Marc, a écrit un conte préhistorique, que l'autre, Laurent, a illustré. Deux frères qui, enfants, ont chassé l'un les oiseaux et l'autre les têtes de flèches en silex, dans un coin perdu de Dordogne, et qui aujourd'hui, tentent de retrouver le monde dans ce qu'il peut avoir de toujours neuf. Un conte naïf – au sens premier de natif, originel – qui imagine l'initiation d'un futur « serviteur de Notre-mère-la-terre » par une grande prêtresse de ce culte. Elle l'emmène dans un grand voyage qui « fait apparaître » la beauté du monde aux yeux de l'enfant. Une beauté qui rend « les gens petits » et dont témoigneront les images qu'elle peindra au fond d'une grotte « sacrée » au terme de leur voyage.

Richard Blin

TOUJOURS LA MÊME HISTOIRE de Jean Segui et Élodie Boyer

Illustrations de Josephin Ritschel, éditions Non Standard, 266 pages, 28 €

Les éditions Non Standard poursuivent avec bonheur leur travail de création avec ce très beau livre qui mêle littérature et arts graphiques. Trois histoires, ni tout à fait les mêmes ni tout à fait différentes, racontent le cheminement d'un homme, Vincent Léger, confronté aux rudesses de l'existence. Trois styles, qui s'adressent à trois publics, de l'enfant à l'adulte, rejouent sur le papier la progression intérieure du héros, amené à s'émanciper. Sous de faux airs simplistes, la première mouture montre un homme qui vit seul, « presque vieux », ému par l'irruption dans son jardin d'un pigeon fatigué. Le volatile, baptisé Charlot, occupe les pensées du solitaire, qui y voit comme son double. L'irruption de deux tourterelles voraces plonge le propriétaire dans une rage meurtrière. Une tension qui va crescendo, avant la résolution finale bienheureuse, signe cette approche inaugurale visuellement très riche. Des mots transformés en image prennent place dans le corps même du texte. Des illustrations douces et colorées de la ville du Havre apportent un sens nouveau où se déploie l'imaginaire. L'intrigue gagne ensuite en ampleur dans un épisode magnifié par la recherche typographique. Les grands thèmes s'étoffent. La tyrannie, l'avenir de l'humanité, le sort des riches et des pauvres surgissent des péripéties de l'amateur d'oiseaux. La psychologie du personnage émerge : « Il était comme beaucoup de monde et se disait qu'une douleur était comme un bonheur, souvent passagère ». En bas de page, des définitions malicieuses illustrent les concepts importants, comme « dictateur » ou « despote ». L'insertion d'un poème de Baudelaire, *Le Gâteau*, déjoue toutes les constructions attendues. Enfin, c'est dans le dernier récit, entre l'essai et le roman, que se déploie une vision globale de l'humanité. Sous les bons auspices de Romain Rolland et Stefan Zweig, *Toujours la même* histoire résonne comme un avertissement adressé à toutes les générations sur le tragique destin de l'Homme insouciant, trop souvent intolérant et dominé par des pulsions destructrices.

Franck Mannoni

Le Geste du regard, de Renaud Ego, L'Atelier contemporain, 104 pages, 20 €
Enfant-pluie, de Marc Graciano, illustré par Laurent Graciano, José Corti, 96 pages, 14 €

Renaud Ego, *Le geste du regard*, L'Atelier contemporain, François-Marie Deyrolle éditeur, mars 2017

« *Que se passe-t-il, en somme, dans l'atelier contemporain ?* » En posant les mots de Francis Ponge au fronton de sa maison d'édition, François-Marie Deyrolle laissait ouverte la place qu'il pourrait accorder un jour à des livres tournés vers des œuvres non "contemporaines" au strict sens historique. Il y a déjà un siècle que la lumière de Bonnard se répand sur nous. Alain Levêque s'est arrêté dans L'Atelier pour nous offrir par deux fois sa fine méditation d'aujourd'hui : cette lumière-là coule au-dessus de toute borne.

Toute œuvre d'art naît dans le temps et vit hors du temps calendaire. Paul Veyne dit qu'une religion, au même titre qu'une œuvre d'art, peut apparaître un jour sans que le contexte historique, social ou psychologique (combler une attente supposée) suffise à expliquer cette apparition. La puissance d'invention humaine est prodigieuse, dit-il. Et ceci est d'autant plus vrai pour les grandes choses de la pensée apparues à l'aube de l'humanité, aube tardive pour la naissance d'un monothéisme mais toutes premières lueurs de l'aube pour l'art préhistorique : le contexte y est quasi inexistant. Et de ce qui brusquement sourd, quelles seraient les sources ?

Pourquoi l'homme livré à une nature où l'urgence est avant tout de survivre arrête-t-il un jour son regard étonné, ébloui, inquiet sur un visage, un animal, un arbre qu'il ne nomme même pas encore pour lui donner soudain, et peut-être se surprenant lui-même devant sa création, un contour, une surface, une forme **d'une autre nature**. C'est l'énigme de cette genèse qu'interroge le livre de Renaud Ego sur l'art préhistorique. Les diverses explications des préhistoriens ne la réduisent pas. *La question de la genèse demeure entière*. Renaud Ego affirme avec force, et raison selon nous, que *cette invention est un prodigieux saut de la pensée*, au même titre qu'une intuition scientifique échappe à tout le champ déductif circumvoisin.

Quel a pu être le désir, si patiemment et si aveuglément poursuivi, qui a conduit à la naissance de cet art ? C'est l'hypothèse de ce désir qu'étoffe narrativement la légende de la fille du potier de Corinthe. Le dessin de l'ombre retient le fantôme de ce désir. Dans l'art préhistorique, de la pensée, élémentaire, rudimentaire, balbutiée, se hausse jusqu'à la ligne, jusqu'à la forme, jusqu'à la figuration et l'on peut rêver aujourd'hui qu'elle s'en étonne, s'en exalte ou s'en épouvante. Ce livre tente de retracer l'étrange trajet a conduit de la stase du regard au geste de la main, *dans son acheminement vers la figure*. Si l'écriture a une rigueur scientifique, lorsque l'effet lyrique se produit, il est aussi discret que signifiant, comme ici où il dit que *de passive, l'image est devenue pensive*. Ailleurs, c'est le champ de réflexion qui s'ouvre lorsque sur une même page sont posés les trois mots d'*apparition*, de *révélation*, d'*annonciation*.

Nous nommons aujourd'hui graver, dessiner, peindre, sculpter ce qui fut d'abord pour la main étonnée et hors de tout langage : point, entaille, tracé, figure. Depuis toujours, *les hommes*, écrit Renaud Ego, *ont intensément cherché à voir (toucher ? comprendre ?) une chose qu'ils ne pouvaient se contenter de regarder puisqu'elle n'était pas à la surface visible où le monde paraît mais était contenue en lui. Peindre, dessiner, graver, sculpter c'était regarder deux fois, mais aussi pénétrer la chair du monde visible*. Où l'on ne peut s'empêcher d'entendre les mots mêmes de Merleau-Ponty, désignant ainsi un mode d'approche. Mais pénétrer la chair du monde visible, ce n'est pas pour autant délivrer le monde de son secret ou délivrer, pour l'homme qui interroge, le secret du monde. Or *il n'est pas d'autre secret que celui de la vie*. Les formules de Renaud Ego sont aussi simples que puissantes : *La figure met au monde le monde comme secret*.

Il est normal que ce petit livre, ponctué de quelques photographies d'objets en noir et blanc, s'intègre à une collection de livres sur l'art : sa démarche, son intention et son souffle sont proprement poétiques. Il suscite moins l'objection que la méditation.

Bernadette Engel-Roux

(mars 2017)